

Lise Gauvin, *Aventuriers et sédentaires : parcours du roman québécois*, Paris, Honoré Champion Éditeur, coll. « Unichamp-Essentiel », 2012, 242 p.

Maria Fernanda Arentsen

Numéro 37, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033981ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033981ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa  
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arentsen, M. F. (2014). Compte rendu de [Lise Gauvin, *Aventuriers et sédentaires : parcours du roman québécois*, Paris, Honoré Champion Éditeur, coll. « Unichamp-Essentiel », 2012, 242 p.] *Francophonies d'Amérique*, (37), 203–206. <https://doi.org/10.7202/1033981ar>

## Recensions

**Lise Gauvin, *Aventuriers et sédentaires : parcours du roman québécois*, Paris, Honoré Champion Éditeur, coll. « Unichamp-Essentiel », 2012, 242 p.**

Dans cet ouvrage, Lise Gauvin présente un panorama de la littérature québécoise des xx<sup>e</sup> et xxi<sup>e</sup> siècles. À l'intérieur de ces 242 pages, l'auteure commente ou mentionne 260 romans classés selon différents thèmes distribués dans sept chapitres. Chaque chapitre couvre une large période, allant du début du xx<sup>e</sup> siècle jusqu'au présent, période à l'intérieur de laquelle les noms de certains auteurs reviennent selon le thème traité.

Dans le premier chapitre « Questions de langue : variantes et variations », Lise Gauvin explore le rapport obsessionnel des Québécois et des Québécoises avec la langue, leur quête identitaire, leurs doutes, leurs insécurités et leurs complexes, leur relation problématique avec la France et avec le continent nord-américain anglophone. L'auteure commence par faire référence à la fameuse lettre d'Octave Crémazie à l'abbé Henri-Raymond Casgrain en 1867 (et non pas 1967 comme elle le signale) et traverse le siècle en faisant mention de personnalités et de moments marquants qui ont ponctué le chemin de l'affirmation et de la valorisation du français au Québec, comme Gaston Miron, Michèle Lalonde, *Parti pris*, Gabrielle Roy (sans clarifier son origine manitobaine), Jacques Renaud, André Major, Yves Beauchemin, Michel Tremblay, Yolande Villemaire, Francine Noël, Réjean Ducharme, Jacques Ferron, Pierre L'Hérault, Jacques Poulin et bien d'autres.

Le deuxième chapitre, « Le romancier et ses doubles : écrire, disent-ils », explore la mise en scène du processus d'écriture. Tout comme pour la réflexion sur la langue, il s'agit, selon les mots de l'auteure, d'« une autre forme d'autoréflexivité [qui] traverse également l'ensemble de la production romanesque ». Plusieurs romanciers y sont mentionnés selon le type de personnage-écrivain qu'ils représentent : celui qui cherche

à se faire une place dans la société, celui qui est en quête d'une forme pour sa création, celui qui remet tout en question, le collectionneur de mots, le révolutionnaire, le mémoriel, l'autodidacte, le lecteur... Autant de personnages qui montrent la nécessité de la littérature, aussi bien pour l'individu et sa société que pour l'humanité.

L'ouvrage prend son nom du troisième chapitre, « Aventuriers et sédentaires : l'héritage du conte », dans lequel Lise Gauvin soutient que la littérature québécoise se tisse autour de deux grandes traditions : celle des nomades, composée des explorateurs, des coureurs des bois, des aventuriers, et celle des gens de la terre, qui comprend les laboureurs, les paysans, les fermiers. L'auteure retrace cette typologie à partir de certains personnages du grand classique de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine* : François Paradis, un coureur des bois, Eutrope Gagnon, un cultivateur, et Lorenzo Surprenant, un émigré, tous les trois amoureux de Maria. C'est dans les contes populaires que Gauvin explore les origines de ces types de personnages et d'autres éléments qui reviennent obstinément dans la littérature québécoise. Elle approfondit notamment le thème de la transgression et le stéréotype de l'étranger, qui apparaît très tôt dans la littérature orale dans le personnage du diable. Ainsi, elle parcourt les sujets liés à ces éléments, comme le roman de la terre, l'enracinement, la séduction de ou par l'étranger et les modèles de Don Quichotte et de Robinson Crusoé.

Dans le quatrième chapitre, « Comment peut-on être montréalais : une ville et ses fictions », l'auteure se penche sur la ville comme sujet et comme personnage du roman urbain, depuis *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy (1945) jusqu'à *Hadassa* de Myriam Beaudoin (2006), en passant par Michel Tremblay, Naïm Kattan, Francine Noël, Ying Chen, Émile Ollivier, Yves Beauchemin et tant d'autres, sans oublier un passage de la plume de l'auteure même (*Lettres d'une autre*, 2007). L'auteure invite le lecteur à « arpenter », selon sa propre expression, les rues de Montréal, ville qui surgit des pages des romans tour à tour comme une ville-chaos, fragmentée, éclatée, ville-rhizome, ville inhumaine, ville du presque, ville de migration et de courants souterrains.

Le cinquième chapitre, « Il était une fois dans l'Ouest : les *road novels* québécois », est consacré aux romans de voyage publiés à partir des années 1980 et dont le récit se centre sur l'exploration et la traversée du continent nord-américain. L'auteure présente des romans mettant en

scène des personnages en mouvement intérieur et extérieur qui, tout en se déplaçant sur les routes nord-américaines, s'engagent dans une découverte de soi qui les conduit à l'écriture. Elle s'attarde surtout au roman de Jacques Poulin, *Volkswagen blues*, mais elle se penche aussi sur *Une histoire américaine* de Jacques Godbout, *Copies conformes* de Monique LaRue, *Un train pour Vancouver* de Nicole Lavigne, *Le joueur de flûte* de Louis Hamelin, *Voyage en Irlande avec un parapluie* de Louis Gauthier et *Nikolski* de Nicolas Dickner.

Le sixième chapitre, « Théories-fictions, autofictions, romans-poèmes et territoires du féminin », propose un regroupement partiel des auteures québécoises ayant publié notamment à partir des années 1970, décennie marquée par les féministes et leur prise de parole. Les premiers textes des féministes, explique Gauvin, se caractérisent par une interrogation de la parole « comme lieu et enjeu de pouvoir ou de libération. Car les femmes ont voulu d'abord penser la langue, articulant leur théorie à des pratiques transgressives et provocatrices » (p. 159). C'est avec la parution de *La Barre du jour* que le féminin dans la langue voit le jour, précise l'auteure, qui signale cette publication périodique comme le point de rencontre des réflexions des féministes. Les années qui suivent seront riches en production d'une écriture qui échappe aux classements mais qui se veut mixte, riche, fuyante, originale, transgressive, corporelle, inventive, bigarrée. Gauvin organise le devenir de cette écriture selon certaines formes mixtes comme le « roman-manifeste et la théorie-fiction », l'« autofiction », les « récits poétiques et les inventions du quotidien », les « filiations ». Dans ce parcours, nombreuses sont les écrivaines mentionnées, allant de Nicole Brossard à Nelly Arcand, en passant par France Théoret, Madeleine Gagnon, Régine Robin, Marie-Célie Agnant et tant d'autres.

Dans le septième chapitre, « Ces étranges du dedans » (titre emprunté au livre homonyme de Clément Moisant et Renate Hildebrand), qui porte sur l'écriture migrante, Lise Gauvin décrit des personnages en situation d'écriture, de sorte que ce dernier chapitre constitue une continuation du deuxième chapitre; seulement, cette fois, les écrivains sont identifiés comme des « migrants » qui racontent leurs expériences d'exil, de perte, de deuil, qui ont laissé ou perdu un pays qui constitue, comme l'avait énoncé Émile Ollivier en 1984, « la matière première de la fiction » (p. 182). Le roman migrant est donc un récit mémoriel qui, tout en

s'appropriant de l'ici et du maintenant, les transforme. L'auteure organise l'écriture migrante québécoise dans des sous-genres pratiqués par certains écrivains, comme celui de « la mémoire divisée » de Régine Robin, celui du « schizophrène heureux » d'Émile Ollivier, celui de « l'écrivain nègre » de Dany Laferrière, celui de « l'écrivain traducteur » de Marco Micone, celui de « l'écrivain épistolier » de Ying Chen ou, encore, celui de « l'écrivain peintre » de Sergio Kokis. À la fin du chapitre, elle décrit rapidement d'autres écrivains de taille comme Antonio D'Alfonso, Abla Farhoud, Naïm Kattan, Monique Bosco, Kim Thúy et Anthony Phelps.

*Aventuriers et sédentaires* est un ouvrage d'initiation à la littérature québécoise destiné au grand public francophone. En effet, étant donné l'ampleur du corpus traité, l'auteure se limite à offrir des présentations générales des œuvres qui fournissent un exemple du thème examiné. Subséquemment, l'approche critique et analytique ainsi qu'une étude détaillée du rôle et de la place des romans dans leurs contextes sociohistoriques, sont presque absentes. Pour les lecteurs et les lectrices québécoises, ou du Canada d'expression française, la nouveauté de la présentation de ce vaste corpus de fictions réside dans son organisation thématique selon les chapitres, ce qui offre une vision particulière de l'histoire de la littérature québécoise.

Maria Fernanda Arentsen  
Université de Saint-Boniface

**Bernard Andrès, *Histoires littéraires des Canadiens au XVIII<sup>e</sup> siècle, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « L'archive littéraire du Québec », 2012, 324 p.***

À l'instar d'autres disciplines apparentées, l'histoire littéraire ne saurait se limiter à l'énumération de dates et de faits. Ses praticiens recourent plutôt à des « mises en intrigue » (Cellard, 2011 : 15), subtil procédé qui permet non seulement de soutenir une thèse sous couvert d'intelligibilité, mais aussi de développer un objet d'étude. Bref, sans la conviction profonde qu'il existait bel et bien une littérature canadienne, Camille Roy ne lui aurait pas consacré sa carrière. Or, pour Roy et la majorité de ses successeurs, l'histoire littéraire des Canadiens commençait vers 1840. Une telle approche explique en partie le mystère dont le XVIII<sup>e</sup> siècle canadien se trouve aujourd'hui nimbé. Pourtant, dès 1954, dans un livre à contre-courant, Auguste Viatte affirmait : « Les pionniers